

Les Gais Compagnons

Robert Louis Stevenson

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I.

On ne saurait imaginer plus belle matinée que celle qui, vers la fin de juillet, me vit partir une dernière fois pour Aros. Un bateau m'avait fait aborder la veille au soir à Grisapol ; j'eus le déjeuner que peut fournir la petite auberge et, laissant mon bagage, jusqu'à ce qu'une occasion se présentât de le faire transporter par mer, je traversai, d'un cœur joyeux, le promontoire.

Ce pays n'était pas le mien, car la souche dont je sors appartient sans mélange aux basses terres ; mais un oncle à moi, Gordon Darnaway, après quelques années passées en mer, avait épousé une jeune femme des îles, Mary Maclean, dernière de sa famille, qui, lorsqu'elle mourut, en donnant le jour à une fille, lui laissa la ferme d'Aros. Cette ferme, battue par les flots, ne rapportait à son propriétaire que strictement de quoi vivre. Mon oncle avait toujours été poursuivi par la mauvaise fortune ; ayant désormais à prendre soin d'un enfant, il dit adieu aux aventures, et bon gré mal gré, resta où il était. Des années passèrent sur son isolement, sans apporter avec elles ni joie ni secours. Pendant ce temps, notre famille s'éteignit dans les basses terres. Orphelin, j'étudiais à l'université d'Édimbourg, quand quelques nouvelles qui me concernaient atteignirent le cap de Grisapol et l'oreille de mon oncle. Gordon Darnaway tenait fort aux liens du sang ; il m'écrivit dès le jour où mon existence lui fut connue, pour me prier de regarder sa maison comme la mienne. Depuis lors je passai régulièrement les vacances dans cette partie sauvage de l'Écosse, loin de toute société, sauf celle des morues et des coqs

de bruyère ; et ce fut ainsi qu'à l'époque dont je parle, ayant achevé mes classes, je retournai à Aros, certain jour de juillet.

Le Ross, le promontoire de Grisapol, n'est ni haut ni large, mais les hommes l'ont laissé, jusqu'à ce jour, âpre et inculte comme Dieu l'a fait : il est entouré d'îles escarpées, d'écueils que redoutent les navires ; tout cela dominé à l'est par de très imposantes falaises et par le pic de Ben-Kyaw, la montagne du brouillard, en langue gaélique, — elle est la bien nommée, car ce sommet, qui a plus de trois mille pieds de haut, arrête au passage les brumes qui viennent de la mer et arbore son étendard gris, même quand le ciel est clair partout ailleurs. Le Ben-Kyaw est marécageux jusqu'au faîte. Combien de fois, assis au grand soleil sur la bruyère, avons-nous vu la pluie l'envelopper d'un crêpe noir ! Mais l'humidité ne rend souvent la montagne que plus belle. Quand le soleil frappe ses flancs, les roches mouillées et les petites sources brillent d'un éclat de joyaux.

Le sentier que je suivais était tracé par le bétail et serpentait de façon à doubler presque la longueur de mon voyage, passant par-dessus des rochers qui m'obligeaient de sauter de l'un à l'autre, s'abîmant dans des creux moussus où l'on enfonçait jusqu'à jambe. Sur les dix milles de Grisapol à Aros, on ne découvrait, du chemin, aucune maison, quoiqu'il y en eût au moins trois, éparses à droite et à gauche dans les terres. Une grande partie du Ross est couverte d'énormes blocs de granit serrés les uns contre les autres, entre lesquels un fouillis inextricable de fougères sert d'abri aux reptiles. De quelque part que souffle le vent, c'est toujours l'air marin que l'on respire, salé comme si l'on était à bord. Les goélands sont aussi nombreux que les coqs de bruyère, sur toute la lande, et chaque fois que le sentier monte un

peu, on voit étinceler les flots. Au milieu même des terres il m'est arrivé d'entendre rugir la grande voix des brisans que nous appelons merry men, les gais compagnons. Aros, Aros Jay, ce qui signifie dans la bouche des indigènes la maison de Dieu, n'est pas proprement un morceau du Ross dont il forme l'angle sud-ouest ; un petit bras, qui ne mesure pas quarante pieds à l'endroit le moins large, l'en sépare. Cette flaque d'eau est tranquille et claire à marée haute ; on la prendrait pour un étang, mais les algues, les poissons diffèrent, et sa couleur est verte, au lieu d'être brune. Un jour ou deux par mois, la morte eau permet d'aller à pied sec d'Aros au continent. Mon oncle profitait des bons pâturages sur cet îlot, plus élevé que le reste du Ross, pour nourrir les moutons, sa principale ressource ; la maison était une bonne maison pour le pays, haute de deux étages, avec vue à l'ouest sur la baie et une petite jetée tout près, où s'amarrait le bateau.

Sur toute cette partie de la côte, en particulier près d'Aros, les grands rochers de granit dont j'ai parlé descendent vers la mer pêle-mêle comme les bêtes d'un troupeau ; arrivés là, ils gardent la même attitude que leurs frères du rivage. Seulement c'est l'eau salée qui se glisse entre eux, au lieu de la terre silencieuse ; ce sont des touffes d'œillets de mer qui fleurissent leurs flancs, au lieu de la bruyère ; c'est le congre qui s'enroule à leur base, au lieu des vipères venimeuses. Pendant les jours calmes vous pouvez errer en bateau parmi les récifs durant des heures ; l'écho familier vous suit dans ce labyrinthe, mais quand les vagues sont en courroux, que le ciel vienne en aide à l'homme qui entend bouillir un pareil chaudron ! Au-delà de la pointe sud-ouest, ces blocs sont très nombreux et de beaucoup plus grande taille ; ils couvrent bien dix milles marins. Un jour clair, où le vent soufflait de l'ouest, j'ai compté du haut d'Aros non moins de quarante-six

rochers submergés en partie et contre lesquels se brisent lourdement des masses d'écume blanche. C'est plus près du rivage que le danger est le pire, car le flot qui monte, se précipitant comme dans le bief d'un moulin, décrit une longue ceinture d'eau tumultueuse, ce qu'on nomme un Roost, à l'extrémité du promontoire. J'ai souvent profité du jusant pour m'y rendre ; c'est un lieu étrange livré aux bouillonnemens et aux entreprises insinuantes de la mer, qui semble murmurer des sons entrecoupés comme si le Roost se parlait à lui-même. Mais quand le flux commence à remonter, surtout par un gros temps, il n'y a pas d'homme qui doive s'aventurer en bateau à un demi-mille de distance, ni de navire qui puisse manœuvrer en ces parages. Au plus mauvais endroit des brisans, les vagues énormes semblent mener une danse sinistre, la danse de la mort. On prétend que les merry men n'ont que cinquante pieds de taille, mais alors il ne s'agit que de l'eau verte, car l'écume jaillit deux fois plus haut. Est-ce donc ce mouvement qui justifie leur nom ou bien les clameurs qu'ils poussent au changement de la marée, clameurs si violentes que tout Aros en tremble ? Je ne saurais le dire. Le fait est que lorsque le vent souffle sud-ouest, cette partie de notre archipel tend des pièges redoutables aux embarcations de toute sorte. Si un navire passait imprudemment parmi les récifs et accostait les merry men, ce serait pour échouer dans Sandag-Bay où tant de choses sinistres arrivèrent à notre famille, comme je me propose de le raconter.

Les gens de l'endroit savaient plus d'une légende sur Aros. Je les entendis toutes de la bouche de Rorie, un vieux serviteur des Maclean qui avait reporté son dévoûment sur mon oncle. Parmi ces contes de bonne femme, il y en avait un que j'étais disposé à écouter avec crédulité. En voici le sujet : Dans la tempête qui dis-

persa l'invincible Armada sur tout le nord et l'ouest de l'Écosse, l'un des navires qui la composaient toucha terre à Aros, puis, sous les yeux des rares habitans de ce lieu désolé, s'abîma en une minute, ses couleurs flottant au vent tandis qu'il sombrait. Il y avait quelque probabilité dans ce récit, car un débris de la même flotte se trouvait enfoui du côté nord, à vingt milles de Grisapol. La légende en question était racontée avec plus de sérieux et beaucoup plus de détails que les autres, et ce qui me persuada qu'elle n'était pas entièrement fabuleuse, ce fut le nom espagnol du bateau. On l'appelait Espirito Santo, un énorme vaisseau de guerre, à plusieurs ponts, muni de canons, chargé de trésors, monté par des grands d'Espagne et d'intrépides soldats. Maintenant, c'en était fait de ses voyages et de ses prouesses, il gisait pour toute l'éternité, en Écosse, au fond de la baie de Sandag, à l'ouest d'Aros. Plus de salves d'artillerie pour le majestueux Saint-Esprit, plus de vents favorables, plus d'heureuses aventures ; il n'avait rien à faire désormais qu'à pourrir dans le fouillis des algues enchevêtrées, au bruit de la clameur des merry men. Cette pensée m'avait frappé dès le commencement ; elle m'intéressa davantage à mesure que je m'instruisis sur l'Espagne, d'où était parti l'orgueilleux équipage par ordre du roi Philippe. Et plus que jamais ce jour-là, durant ma promenade de Grisapol au promontoire d'Aros, je songeais à l'Espirito Santo. Ce n'était pas sans raison, comme on va le voir. Le fameux docteur Robertson, alors principal du collège d'Édimbourg, m'honorait de sa bienveillance ; chargé par lui de mettre en ordre quelques papiers de date ancienne, c'est-à-dire de conserver ce qui en valait la peine et d'élaguer le reste, j'avais, à ma grande surprise, trouvé un renseignement sur le navire, Espirito Santo, avec le nom de son capitaine et comment il avait porté de grandes richesses,

mais s'était malheureusement perdu sur le Roost de Grisapol. À quel endroit précis ? On l'ignorait ; les tribus sauvages de la contrée n'avaient pas su répondre à l'enquête des envoyés du roi. En rattachant les choses les unes aux autres, en ajoutant à la tradition de notre petite île cette note historique sur la recherche d'un trésor entreprise par le vieux roi Jacques, je conclus que l'endroit qu'on n'avait pas su découvrir devait être la baie de Sandag, proche des terres de mon oncle. Aussitôt une idée fixe s'empara de moi ; remettre à flot le bon navire avec son chargement de lingots et de doublons pour faire remonter du même coup aux dignités, à la fortune d'autrefois, notre maison déchue de Darnaway. J'eus par la suite l'occasion de regretter ce dessein ; mon esprit tendu sur des chimères fut brusquement ramené à de plus graves réflexions ; depuis que j'ai été témoin d'un étrange et terrible jugement de Dieu, la seule idée de trésors ravis aux naufragés a épouvanté ma conscience.

Dès cette époque, d'ailleurs, ce n'était pas une cupidité sordide qui me poussait ; je ne désirais des richesses que pour l'amour d'une personne qui m'était plus chère que moi-même, la fille de mon oncle, Mary-Ellen. Cette jeune cousine avait reçu quelque éducation, elle avait même été envoyée en pension sur le continent ; peut-être eût-elle été sans cela plus heureuse, car telle que l'éducation l'avait faite, Aros ne pouvait lui convenir. Quelle vie, en effet, que celle qu'elle menait dans cette âpre solitude, avec le vieux Rorie pour unique domestique et sans autre compagnie qu'un père mécontent et taciturne, rustiquement élevé au sein d'une secte religieuse austère, jadis maître de barque, et qui finissait par gagner à grand'peine le pain quotidien en vendant quelques moutons et en pêchant sur la côte ! Si la société de mon oncle et la monotonie de ce désert devenaient fatigantes pour un

garçon de mon âge au bout d'un mois ou deux, on peut se figurer ce que c'était pour une jeune fille que d'écouter chanter les merry men toute l'année, avec le vol des mouettes et le soin du bétail en guise de distraction !

II.

J'atteignis la pointe d'Aros à mi-flot et je sifflai Rorie pour qu'il vînt me prendre. Il fut inutile de répéter le signal. Au premier coup de sifflet, Mary fut à la porte, agitant un mouchoir, et les longues jambes du vieux domestique arpentèrent le terrain jusqu'à la jetée. Quelque hâte qu'il fît, il lui fallut beaucoup de temps, néanmoins, pour traverser la baie ; à plusieurs reprises, je le vis s'arrêter, aller au gouvernail et plonger dans le sillage un regard curieux. À mesure qu'il approchait, il me semblait vieilli, plus maigre encore et hagard ; je crus remarquer qu'il évitait de rencontrer mes yeux. La barque de pêche, soigneusement réparée, avait deux nouveaux bancs et plusieurs morceaux rapportés en bois évidemment exotique et très rare dont le nom m'était inconnu. J'en fis l'observation et demandai à Rorie d'où venait ce bois.

— Du bois dur à travailler ! répondit le bonhomme avec hésitation.

Puis, laissant tomber les rames, il alla regarder à l'arrière comme il l'avait fait plusieurs fois déjà durant la petite traversée ; une main appuyée à mon épaule, il contemplait l'eau d'un air effaré :

— Qu'arrive-t-il ? lui demandai-je.

— Oh ! ce doit être quelque gros poisson, répondit Rorie, retournant à ses rames.

Et je ne pus rien tirer de lui que d'étranges coups d'œil et de lugubres hochemens de tête ; malgré moi j'étais mal à mon aise. Je me détournai aussi pour considérer le sillage. L'eau était calme, transparente, mais ici, au milieu, de la baie, extrêmement profonde. Pendant quelque temps, je ne vis rien ; enfin, il me sembla que quelque chose d'obscur, un énorme poisson, ou peut-être seulement une ombre suivait de près notre trace, et alors je me rappelai l'une des superstitions de Rorie, comment, à l'époque d'une grande querelle meurtrière entre les dans de Morven, un poisson inconnu avait suivi pendant des années le sillage d'un certain bac, si bien que personne n'osait plus traverser.

— Il attendait l'homme qui devait venir, celui qu'il lui fallait, disait mystérieusement Rorie.

Ma cousine était au débarcadère ; elle me fit entrer dans la maison, où je remarquai tout d'abord de grands changemens. Le jardin avait une barrière taillée dans ce même bois qui avait servi à raccommoder le bateau ; les chaises étaient recouvertes de riches étoffes, des rideaux de brocart s'accrochaient aux fenêtres ; une pendule figurait silencieuse sur le dressoir, une lampe de cuivre se balançait au plafond, le couvert était mis avec un véritable luxe de linge fin et d'argenterie ; toutes ces magnificences s'étalaient dans la vieille cuisine que je connaissais si bien avec son unique fauteuil à haut dossier droit, ses escabeaux noircis et le lit en armoire pour Rorie. La tourbe brûlait toujours dans la vaste cheminée par laquelle entraient librement les rayons du

soleil et dont le manteau était décoré de pipes ; les murs blanchis restaient nus et on voyait à leur place habituelle les mêmes crachoirs triangulaires, remplis de coquillages ; nu aussi le plancher, sauf aux endroits que couvraient trois tapis en application, non pas comme celle que l'on fait dans les villes, mais en morceaux de vieille toile à voile, de lainage grossier filé au logis et de drap noir du dimanche, rajustés en une rude mosaïque. Cette cuisine avait toujours passé pour une sorte de merveille sur la côte, tant elle était propre et habitable dans sa simplicité. Je m'indignai de la voir défigurée par des ornemens incongrus. Singulière inconséquence ! Ces signes de richesse me déplurent, à moi qui revenais cependant avec l'idée de faire fortune.

— Mary, dis-je d'un ton de vague reproche, je ne reconnais plus notre maison.

— Comme toi, je n'aime guère ces embellissemens, répondit-elle, ni la façon dont ils sont venus, ni ce qu'ils ont amené avec eux. J'aurais préféré, si Dieu l'eût permis, que tout cela descendît dans le fond de la mer et que les merry men fussent en train, à l'heure qu'il est, de danser dessus.

Mary était toujours sérieuse, c'était peut-être le seul trait de ressemblance qu'elle eût avec son père ; mais l'accent qui accompagna ses paroles était plus grave encore que de coutume.

— Tu me fais craindre que ce nouveau luxe ne vous ait été donné par quelque naufrage, c'est-à-dire par la mort. Il n'y aurait pas de mal, pourtant. Quand mon père est décédé, j'ai sans scrupule hérité de ses biens.

— Ton père est mort de sa belle mort, comme on dit, fit observer Mary, tandis que…

— C'est vrai, un naufrage ressemble à une exécution. Quel était le nom du bateau ?

— On l'appelait le Christ-Anna, dit une voix sourde, derrière moi. — Et, me tournant, je vis mon oncle sur le seuil de la porte.

C'était un petit homme bilieux au visage long, aux yeux très noirs : à cinquante-six ans, il était resté actif et robuste avec les allures combinées d'un berger et d'un marin. Jamais je ne l'ai entendu rire. Il lisait assidûment la Bible, priait beaucoup comme les cameroniens parmi lesquels il avait grandi, et vraiment, sous beaucoup de rapports, il me rappelait ces prédicateurs de montagnes des temps troublés où l'on s'entre-tuait avant la Révolution. Sa piété ne semblait lui donner ni consolation ni appui d'aucune sorte. Il tombait dans des accès d'humeur noire quand l'effroi de l'enfer s'emparait de lui, mais il avait, somme toute, mené une rude existence aux souvenirs de laquelle il se reportait avec envie et il restait violent et dur autant que jamais avec ses airs sombres. Quand mon oncle m'apparut ainsi dans le cadre de la porte, son bonnet sur la tête, une pipe suspendue à sa boutonnière, je le trouvai changé comme Rorie, plus vieux, plus pâle, avec des rides plus profondes et le blanc de l'œil jaune comme du vieil ivoire ou comme des os de morts.

— Oui, répéta-t-il, en insistant sur la première partie du mot, le Christ-Anna… c'est un nom effrayant !

Je le saluai en exprimant la crainte qu'il n'eût été malade.

— Je suis dans mon corps, répondit-il malgracieusement, dans les péchés de mon corps, comme toi-même… Eh bien, nous nous sommes faits braves depuis ta visite, n'est-ce pas ? Voilà une superbe pendule, mais elle ne veut pas marcher. C'est pour de pa-

reilles choses, mon garçon, que les gens renoncent à cette paix de Dieu qui passe l'entendement ; c'est pour de pareilles choses, et même pour moins que cela, qu'ils outragent Dieu en face et vont ensuite brûler dans l'enfer. Aussi l'Écriture traite ces choses de maudites. Mary, cria-t-il avec une sorte d'aspérité, en s'interrompant tout à coup, pourquoi n'as-tu pas allumé les flambeaux ?

— Sont-ils nécessaires en plein jour ? demanda-t-elle.

Mais mon oncle ne voulut pas démordre de son idée.

— Nous en jouirons pendant que nous le pouvons, déclara-t-il.

Deux massifs chandeliers d'argent ciselé furent donc ajoutés à ce couvert si peu à sa place dans une ferme solitaire des côtes d'Écosse.

— Il a échoué le 10 février à dix heures de la nuit, continua-t-il en s'adressant à moi. Nous l'avions vu dans la journée, Rorie et moi, louvoyer contre le vent et ça n'avait pas l'air d'être une coquille facile à diriger. Ils ont dû passer une mauvaise journée, toujours après les écoutes, et par un froid… trop froid pour la neige !… Pas de vent avec ça. Quelquefois ils en attrapaient un peu, nous les voyions repartir, et puis la voile retombait… Je te le dis, ils ont eu une mauvaise journée. Celui qui aurait réussi à gagner la terre par une journée comme celle-là aurait pu se vanter !

— Et tous ont été perdus ? m'écriai-je avec émotion. Que Dieu leur soit en aide !

— Chut ! interrompit-il sévèrement, personne sous mon toit ne priera pour les morts.

Je me défendis d'avoir donné un sens papiste à mon souhait involontaire, et Gordon Darnaway parut accepter mes excuses avec une facilité qui n'était pas dans ses habitudes, tant il avait hâte de reprendre ce qui était devenu évidemment pour lui un sujet de prédilection.

— Nous l'avons trouvé dans la baie de Sandag, Rorie et moi, avec toutes ces choses ; il se sera perdu dans le Roost ; quand la marée court fort sur les merry men et qu'on peut entendre le Roost gronder au bout d'Aros, un contre-courant se précipite droit dans la baie. Ce courant-là, vois-tu, a mis le grappin sur le Christ-Anna qui a dû entrer la poupe en avant, tu le verras par sa position, mais quel coup quand il a touché ! Que le Seigneur ait pitié de nous ! C'est une dure vie que celle d'un marin, une vie de hasards ; j'en ai traversé plus d'un dans mon temps. Pourquoi Dieu a fait toute cette eau-là, c'est ce que je n'ai jamais pu comprendre. Il a créé les vallées, les pâturages, les arbres, la campagne et tout cela chante vers lui, comme dit le psaume, car il les a faits heureux… Heureux, c'est encore une manière de parler, mais enfin on comprend ce que David veut dire. David prétend aussi, reprit mon oncle en citant la version métrique des psaumes, que ceux qui vont faire le commerce dans les grandes eaux voient l'œuvre de Dieu et ses merveilles ; mais je doute qu'il ait beaucoup pratiqué la mer pour en dire tant de bien. Moi, si ce n'était pas imprimé dans la Bible, je serais tenté de croire que ce ne fut pas le Seigneur, mais plutôt le diable qui créa la mer. Rien n'en sort de bon que le poisson. Je gage qu'en fait de merveilles, le Seigneur a montré de tristes merveilles au Christ-Anna ! Être jugé la nuit, au milieu des dragons de l'abîme !… Et leurs âmes… pensez à leurs âmes… à leurs âmes qui n'étaient pas préparées peut-être… La mer, porte de l'enfer !…

Je remarquai, tandis que mon oncle parlait, qu'il était ému comme je ne l'avais jamais vu encore et singulièrement démonstratif dans ses façons. Par exemple, en terminant, il toucha mon genou de ses doigts étendus et avança un pâle visage où les yeux brillaient d'un feu sombre, tandis que tremblaient les lignes tirées de sa bouche. L'entrée même de Rorie et le commencement du repas ne détournèrent pas ses pensées du cours qu'elles avaient pris. Il condescendit bien à me faire quelques questions sur mes succès à l'université, mais il paraissait songer à autre chose et même lorsqu'il prononça les grâces, très longuement selon sa coutume, j'entrevis des signes de préoccupation dans cette prière ; à propos du dîner ne demanda-t-il pas à Dieu sa miséricorde pour de pauvres pécheurs qui se tenaient là devant lui, au bord des grandes eaux profondes ?... Puis ce fut un échange de discours bizarres entre lui et Rorie.

— Était-il là ?

— S'il y était ?... Sans doute, sans doute...

Tous les deux parlaient en manière d'aparté, avec un embarras que sembla partager Mary, car elle devint rouge et baissa les yeux sur son assiette. Pour mettre fin à la contrainte générale et aussi parce que ma curiosité était excitée, je hasardai :

— Vous parlez du poisson ?

— Quel poisson ? s'écria Gordon Darnaway. Il a dit le poisson ! Voilà bien ces blancs-becs, qui ne pensent qu'aux choses charnelles ! Le poisson ! Il s'agit d'un esprit...

Mon oncle s'exprimait avec véhémence, comme s'il eût été en colère. De mon côté, avec la vivacité des jeunes gens qui n'aiment

pas à être rembarrés, je me récriai contre ce que j'appelais des superstitions enfantines,

— Et cela vient du collège, ricana mon oncle. Dieu sait ce que les gens y apprennent ! Crois-tu vraiment, mon gars, qu'il n'y ait rien dans le monde de la mer que ce que nous en voyons d'ici, des herbes qui poussent, des bêtes qui cherchent leur pâture et le soleil qui jour par jour y plonge ? Non, la mer est comme la terre, mais plus terrible. S'il y a des individus à terre, il y en a aussi sous l'eau, morts peut-être ; mais ce sont des individus tout de même, et quant aux diables, il n'y a pas de diables comparables aux diables marins. Autrefois quand j'étais jeune, j'ai rencontré au sud, dans la Peewie Moss, un vieux loup-garou chauve ; je l'ai vu, de mes yeux, assis sur son derrière, avec l'apparence d'un pourceau et gris comme la pierre d'une tombe ; vraiment il faisait peur, mais il n'attaquait pas les honnêtes gens. Sans doute c'était un réprouvé qui s'était fait haïr du Seigneur et qui était parti avec son péché sur l'estomac ; il ne se jetait probablement que sur des créatures pareilles à lui ; mais il y a des diables dans la mer qui dévoreraient un communiant. Eh, messieurs, si vous étiez descendus tout au fond avec les pauvres matelots du Christ-Anna, vous sauriez aujourd'hui ce qu'il faut penser de la mer ; si vous y aviez navigué aussi longtemps que moi, vous détesteriez, comme je le fais, l'idée de recommencer ; si vous vous étiez seulement servis des yeux que Dieu vous a donnés, vous connaîtriez toute la méchanceté de cette mer fausse, froide et coléreuse ; une méchanceté qui est aussi celle de tous ses habitans : les homards et leurs pareils qui fouillent et déchirent les morts, et les baleines, et le clan des poissons, sans excepter aucun d'eux. Oh ! l'horreur, l'horreur de la mer !…

Nous assistâmes stupéfaits à cette explosion ; l'orateur lui-même, après une dernière apostrophe prononcée de sa voix rauque, parut s'enfoncer mélancoliquement dans ses propres pensées ; mais Rorie, toujours avide de superstitions, le ramena à son sujet en lui demandant s'il avait jamais vu un diable de mer.

— Pas distinctement, répondit mon oncle ; je ne crois pas qu'un homme qui aurait vu, ce qui s'appelle vu, un démon de cette sorte pourrait continuer à vivre ; mais un de mes camarades, Sandy Gobart, avec qui j'ai navigué, en a vu un, et, là-dessus, il est mort.

— C'était un triton apparemment, insinua Rorie.

— Un triton s'écria mon oncle, avec mépris. Propos de vieille femme… Il n'y a pas de tritons.

— Mais à quoi ressemblait cette créature ? demandai-je.

— Que le ciel me préserve de le savoir ! Elle était coiffée d'une espèce de chaperon, voilà tout ce qu'on peut dire.

Alors Rorie, piqué au vif, raconta plusieurs histoires de tritons, de sirènes, de chevaux de mer qui étaient venus dans les îles pour attaquer les navires qui passaient. Et mon oncle écoutait en dépit de son incrédulité… il écoutait avec une curiosité inquiète.

— Bon, dit-il à la fin, c'est peut-être vrai, c'est peut-être faux ; mais je ne rencontre rien sur les tritons dans l'Écriture.

— Vous ne trouvez rien non plus sur le Roost, peut-être bien, fit observer Rorie. — Et son argument parut avoir un certain poids.

Le dîner fini, mon oncle m'emmena derrière la maison ; nous nous installâmes sur un banc. L'après-midi était très chaude et très calme ; à peine une ride à la surface de la mer, aucune voix, sauf le cri des mouettes et le bêlement des moutons. Peut-être ce repos de la nature se communiquait-il à Gordon Darnaway, car il se montra plus raisonnable et moins excité qu'auparavant. Il me parla même de ma carrière avec une sorte d'entrain, mais à chaque instant revenait une allusion au bâtiment perdu ou aux trésors que ce naufrage avait apportés dans l'île. Je l'écoutais rêveur, méditant, à part moi, une démarche hardie.

Trois quarts d'heure environ s'étaient écoulés, quand mon oncle, qui n'avait cessé de regarder furtivement l'étendue de la petite baie, se leva en m'engageant à l'imiter. Il faut que je dise ici que la violence de la marée à la pointe sud-ouest exerce tout autour de la côte une influence perturbatrice. Dans la baie de Sandag, au sud, un fort courant accompagne certaines périodes de flux et de reflux ; mais dans cette baie du nord, — Aros-Bay, comme on la nomme, — à l'endroit où se trouve la maison de mon oncle et où nous nous tenions alors, le seul signe d'agitation est vers la fin du reflux, et alors même, il est trop faible pour qu'on le remarque. Un peu de houle suffit à rendre ce mouvement invisible ; au grand calme, seulement des marques étranges, indéchiffrables, que j'appellerai volontiers des runes de mer, sillonnent le miroir uni. Le même phénomène se produit sur des points innombrables de la côte ; plus d'un garçon a dû s'amuser, comme je le faisais jadis, à lire ces caractères gigantesques en leur prêtant un sens qu'il appliquait à lui-même ou à quelque autre personne. Ce fut sur les hiéroglyphes en question que mon oncle dirigea mon attention, non sans avoir d'abord beaucoup hésité.

— Vois-tu ces écritures ? me demanda-t-il, là-bas, à l'ouest de la pierre grise. Hein ! cela ne ressemble-t-il pas à une lettre ?

— Certainement, lui répondis-je, ce n'est pas la première fois que je le remarque. On dirait un C.

Il poussa un soupir comme si ma réponse lui eût été pénible, puis ajouta tout bas :

— Oui, un C pour Christ-Anna.

— Je me figurais, dis-je en riant, que c'était pour moi-même, puisque mon nom est Charles.

— Et tu l'avais déjà remarqué ? poursuivit-il sans relever cette observation. Eh bien ! c'est étrange ; peut-être attendait-elle là, en effet, à travers les âges, comme on dit. C'est affreux à penser.

Puis il reprit, en s'interrompant :

— Tu n'en vois pas d'autre, dis ?

— Si fait, j'en vois une encore très clairement, du côté du marais où descend la route… Une M.

— Une M, répéta-t-il très bas. — Puis, après une nouvelle pause : — Qu'est-ce que ça veut dire, à ton idée ?

— J'ai toujours pensé que cela voulait dire — Mary, répliquai-je en rougissant, convaincu que j'étais sur le seuil d'une explication décisive.

Mais, une fois de plus, mon oncle laissa passer mes paroles ; il baissa la tête silencieusement et continua de marcher.

Il y a une ceinture herbue, le long d'Aros-Bay, où la promenade est facile ; sur ce gazon je suivis mon guide, sans parler plus que lui. Certes, je regrettais, au fond de l'âme, d'avoir perdu une aussi bonne occasion de demander la main de Mary ; mais, bien plus encore, je m'étonnais du changement qui s'était produit chez mon oncle. Il n'avait jamais été un homme aimable, dans le sens ordinaire du mot. Rien, cependant, ne m'avait préparé autrefois à la transformation dont j'étais forcé de me rendre compte ; évidemment il fallait, pour l'expliquer, que quelque chose pesât d'un poids très lourd sur son esprit ; et, en me disant cela, je cherchais quelle signification il pouvait bien attribuer à cette lettre M dessinée sur le flot. Misère, Miséricorde, Mystère, Mariage, etc. Tout à coup je m'arrêtai, en tressaillant, sur le mot Meurtre. J'étais encore troublé par le sens fatal de ce mot atroce, quand notre promenade nous conduisit vers un point d'où la vue s'étendait derrière nous sur la baie et sur la ferme, devant nous, sur l'océan, tacheté d'îles au nord et reflétant le ciel bleu sans bornes du côté sud.

Mon oncle s'arrêta et resta quelque temps à contempler l'immensité, puis il posa la main sur mon bras :

— Tu crois qu'il n'y a rien là dedans ? dit-il en indiquant la mer avec sa pipe.

L'exaltation le reprit :

— Je te dis, mon garçon, que les morts sont là, en masse,... en masse...

Il tourna sur ses talons, et, sans un mot de plus, reprit le chemin de la ferme.

J'avais hâte de rester seul avec Mary ; mais je ne réussis à lui dire un mot, en particulier, qu'après souper, et encore à la hâte :

— Mary, je ne suis pas venu ici sans une grande espérance. Si tu ne la repousses pas, nous pourrons quitter ce pays et aller vivre ailleurs où le pain quotidien nous est assuré ; oui, l'aisance nécessaire, et même peut-être quelque chose de plus, quelque chose qu'il serait présomptueux de promettre pour le moment. Ce qui m'est plus précieux que tout l'argent du monde, tu le devines, n'est-ce pas, Mary ?

Elle garda le silence.

— Je t'ai aimée toujours, continuai-je, sans me laisser décourager, et plus le temps s'ecoule, plus je m'attache à toi. Je ne puis songer à être heureux dans la vie si je ne t'ai à mes côtés.

Elle continuait à détourner la tête, toujours muette, mais je vis trembler ses mains.

— Mary, m'écriai-je, tu ne veux pas de moi ?...

— Oh ! Charlie, murmura-t-elle, est-ce bien le moment de parler de ces choses ? Attends un peu, laisse-moi rester encore comme je suis. Ce n'est pas toi, va, qui perdras à attendre.

Je compris à sa voix qu'elle allait fondre en larmes et je n'eus plus que l'idée de la consoler.

— Soit, repris-je avec tendresse, n'en parlons plus si tu le préfères ; ta volonté sera toujours la mienne, et tu m'as dit tout ce que je voulais savoir. Un mot encore, cependant. Pourquoi donc as-tu du chagrin ?

Elle avoua que son père en était cause, mais ne voulut rien ajouter, secouant seulement la tête et répétant qu'il n'était pas bien, qu'il n'était plus lui-même et que c'était grande pitié. Elle ne savait aucun détail sur le bateau naufragé.

— Je n'ai jamais été le voir, me dit-elle ; pourquoi y serais-je allée ? Les pauvres gens qui le montaient ont depuis longtemps comparu devant Dieu et j'aurais voulu qu'ils emportassent avec eux tout ce qu'ils possédaient. Pauvres, pauvres âmes !

Ceci ne m'encourageait guère à l'entretenir de mon grand projet touchant l'Espirito Santo ; je le fis toutefois, et, au premier mot, elle s'écria surprise :

— Tiens, il est venu un homme à Grisapol au mois de mai, un petit homme jaune, barbu, avec des bagues d'or à tous les doigts, paraît-il, qui s'enquérait partout de ce même vieux navire.

C'était vers la fin d'avril que le docteur Robertson m'avait remis les papiers à trier, et je me souvins qu'il m'avait dit que ces papiers étaient destinés à un historien espagnol, ou du moins à un étranger qui se faisait passer pour tel et qui était venu de Madrid, muni des plus hautes recommandations auprès du principal, comme chargé d'une mission de découverte, relative à la dispersion de la grande Armada. En rapprochant les choses, je me figurai que ce visiteur, avec des bagues d'or à tous les doigts, pouvait bien être le même que l'érudit recommandé au docteur Robertson. Ce malin travaillait peut-être à s'approprier un trésor plutôt qu'à poursuivre des investigations au profit d'une société savante. Je résolus de ne pas perdre de temps. Si le fameux navire était enseveli dans la baie de Sandag, je tâcherais d'arriver le

premier dans mon intérêt, dans celui de Mary, dans l'intérêt de la bonne, vieille, honnête et hospitalière famille des Darnaway.

III.

Le lendemain je me levai donc de bonne heure, et, aussitôt que j'eus mangé un morceau, je commençai mes explorations. Quelque chose dans mon cœur me disait distinctement que je trouverais les débris de l'Armada, et, sans vouloir m'abandonner trop à de si belles espérances, je me sentais léger comme une plume, je marchais sur des nuages, littéralement. Quoique je n'eusse que deux milles, tout au plus, à faire, il me fallut plus de temps que pour en franchir quatre, le tertre que j'avais à gravir étant semé de rochers, hérissé de bruyères. Au sommet, je fis halte. Si peu élevé qu'il soit, — trois cents pieds à peine, — il domine toutes les terres environnantes et on y jouit d'une grande vue sur la mer et les îles. Le soleil, levé depuis quelque temps déjà, me brûlait la nuque ; l'atmosphère était orageuse, quoique claire ; au nord-ouest, où les îles sont le plus nombreuses, de petits nuages s'effrangeaient, serrés les uns contre les autres comme les oiseaux d'une même couvée. La tête grise du Ben-Kyaw portait un solide chaperon de brume ; donc le temps menaçait. Il est vrai que la mer était lisse comme du verre ; le Roost lui-même n'y traçait qu'un pli, et les joyeux compagnons, les merry men, se coiffaient à peine d'un léger bonnet d'écume. Mais, pour mon oreille, pour mes yeux, familiarisés avec ces parages, la mer était inquiète ; ses longs soupirs montaient vers moi comme un avertissement, et, malgré les airs tranquilles qu'affectait le Roost, je ne doutais pas qu'il ne complotât quelque tour de

sa façon. J'ai oublié de dire que tous, nous autres habitans de cette côte, nous attribuons sinon une véritable prescience, du moins la faculté d'avenir, à cet étrange et dangereux produit des marées. Je me hâtai donc et j'eus vite descendu la pente d'Aros jusqu'à Sandag-Bay, — une anse assez vaste, si on la compare aux dimensions de l'île, et bien abritée contre les vents, sauf contre celui qui prédomine ; sablonneuse et bornée par des dunes basses à l'ouest, tandis qu'à l'est elle baigne une chaîne de rochers au pied de laquelle l'eau est profonde. C'est de ce côté qu'à un certain temps de chaque marée, le courant dont mon oncle avait fait mention agit si fortement sur la baie ; un peu plus tard, quand le Roost s'élève, un contre-courant se porte plus violemment encore dans la direction opposée ; c'est l'action de ce dernier, je suppose, qui exerce tant de ravages. Hors de Sandag-Bay on ne voit rien, sauf un petit morceau de l'horizon, et, par le gros temps, les vagues donnant l'assaut à un récif.

Àmi-chemin de la colline, j'aperçus le navire naufragé au mois de février précèdent, un brick de tonnage considérable, gisant, les reins brisés pour ainsi dire, à sec sur l'angle oriental des sables ; je me dirigeai aussitôt vers lui, et j'atteignais déjà la marge du gazon, quand mes yeux se fixèrent soudain sur un point dépouillé de la bruyère qui croissait partout ailleurs ; un de ces monticules allongés, de forme presque humaine, que l'on rencontre d'ordinaire dans les cimetières, s'y dessinait. Je m'arrêtai comme si j'eusse reçu un coup. Personne ne m'avait parlé de mort ni d'enterrement dans l'île : ni Rorie, ni mon oncle, ni sa fille… Celle-ci, assurément, ignorait,… et cependant là, devant moi, il y avait, à n'en pas douter, une tombe. Je me demandai, en frissonnant, quel homme dormait son dernier sommeil, en attendant le signal du jugement, dans ce lieu solitaire et battu par les

flots, et la seule réponse que me suggéra mon esprit fut de celles auxquelles on redoute de s'arrêter. Un naufragé, dans tous les cas, venu de quelque terre lointaine et riche comme les vieux mariniers de l'Armada, peut-être, à moins qu'il n'appartînt à ma propre race et qu'il n'eût péri en vue de la fumée de sa demeure. Je me découvris, avec le regret que notre religion n'autorisât pas en outre quelque prière pour ce mort étranger. Je savais bien que, si ses os devaient reposer là, mêlés au sol d'Aros, jusqu'à l'heure où la trompette sonnerait, son âme impérissable était loin, parmi les ravissemens ou les tortures de l'éternité ; n'importe, j'éprouvais comme une crainte qu'il ne fût près de moi, debout, à garder son sépulcre et à s'attarder sur la scène de son lamentable sort.

Ce fut avec émotion que je me détournai de cette tombe pour considérer le spectacle presque aussi triste que donnait le brick naufragé. Sa proue s'élevait au-dessus des flots ; il était brisé en deux, un peu en arrière du mât de misaine, quoique de fait il n'eût pas de mâts, l'un et l'autre ayant été rompus dans la catastrophe. Comme la pente de la grève était très brusque, le bossor se trouvait beaucoup plus bas que la poupe, avec une vaste fracture qui baillait dans l'intervalle ; on voyait à travers la pauvre coque délabrée. Le nom était fort effacé, je ne pus discerner au juste si le brick s'était nommé Christiania, d'après la cité norvégienne, ou Christiana, d'après la femme de Christian, dans ce vieux livre le Pilgrim's Progress. Sa construction le faisait reconnaître pour étranger ; il avait été peint en vert, autant que la couleur fanée qui s'écaillait par lambeaux permettait d'en juger. Un débris du grand mât gisait à côté, à demi enseveli dans le sable. Impossible d'imaginer un plus misérable aspect ; le cœur serré, je regardais les bouts de corde qui pendaient encore alentour, ces

cordages, si souvent maniés par les matelots actifs et bruyans, et l'écoutille par laquelle ils étaient montes et descendus, et ce pauvre ange sans nez, sculpté à l'avant, qui avait fendu tant de vagues.

Je ne sais si les scrupules mélancoliques qui m'assaillirent venaient du navire ou de la tombe, tandis que je restais là immobile, une main appuyée à la charpente démantelée. L'abandon des humains et même des pauvres vaisseaux jetés par le hasard sur des rivages étrangers s'emparait fortement de ma pensée ; profiter d'une si horrible mésaventure me paraissait maintenant chose lâche et sordide ; l'ambition que j'avais précédemment nourrie prit pour moi une apparence sacrilège ; mais, me souvenant de Mary, je me raffermis. Mon oncle ne consentirait jamais à un mariage imprudent ; jamais non plus, j'en étais sûr, elle ne se marierait sans son aveu ; il me fallait donc devenir riche pour ma femme. Je me mis à rire en mesurant le temps écoulé depuis la ruine de ce grand château flottant, l'Espirito Santo, et en songeant à la faiblesse dont ferait preuve celui qui tiendrait compte de droits éteints, de malheurs oubliés depuis des siècles.

Mes projets de recherche s'appuyaient sur une théorie bien arrêtée. La direction du courant et les sondages indiquaient le côté est de la baie, sous la chaîne des rochers. Si le vaisseau s'était perdu dans la baie de Sandag et si quelques morceaux de sa carcasse tenaient encore ensemble, c'était là que je devais le trouver. Comme je l'ai déjà dit, l'eau devient très brusquement profonde, et tout près du roc elle mesure déjà plusieurs brasses. En marchant le long de cette espèce de corniche, je distinguais au loin le fond de sable ; le soleil y brillait d'une lumière verte égale et claire, toute la baie semblait être de cristal transparent ; seul un

frémissement interne, un jeu de lumière particulier, un faible lapement de temps à autre, quelques bulles auprès du bord, révélaient que ce cristal était de l'eau. Les ombres des rochers s'étendaient à leur pied sur une certaine distance, de sorte que mon ombre à moi, se remuant, s'arrêtant, se penchant à leur sommet, atteignait parfois jusqu'à moitié de la baie. Ce fut principalement dans cette ceinture d'ombres que je donnai la chasse à l'Espirito Santo, puisque c'était là que le courant sous-marin était le plus fort. Toute fraîche que parût l'eau par cette journée brûlante, elle semblait là plus fraîche encore et tentait le regard comme si elle lui eût adressé une invitation mystérieuse. Mais j'avais beau chercher, je ne voyais rien que quelques poissons ou une touffe d'herbe marine, ou encore çà et là un quartier de rocher qui, tombé d'en haut, reposait maintenant sur le tapis de sable. Deux fois je me promenai d'un bout à l'autre du banc de rocher, sans rien découvrir des débris ni de l'endroit où ils pouvaient être, sauf sur un point cependant : c'était une large terrasse, noyée dans cinq brasses d'eau et qui s'élevait au-dessus du sable, comme une continuation des rochers où je marchais. La végétation sous-marine y formait une véritable forêt qui m'empêchait de juger de sa nature, mais, par les contours et la dimension, cette masse pouvait représenter à peu près une coque de navire. Je n'avais que cette chance unique. Si l'Espirito Santo ne se cachait pas là sous le goémon, il n'était nulle part dans la baie de Sandag. Je résolus donc de m'assurer de la chose et de m'en retourner, enrichi une bonne fois, ou guéri à jamais de mes rêves de fortune.

Je me déshabillai, puis je restai un instant sur l'extrême bord du rocher, irrésolu, les mains jointes. La baie était à cette heure absolument tranquille. Pas le moindre bruit, sauf celui que faisait quelque part derrière la pointe, une bande invisible de mar-

souins, et cependant, au seuil de mon aventure, une certaine crainte me retenait : quelqu'un de ces sentimens mélancoliques que la mer inspire, le souvenir des superstitions de mon oncle, la pensée de ce mort, de cette tombe, des vieux navires désemparés… tout cela glissait à la dérive dans mon esprit, mais le soleil qui ruisselait sur mes épaules me réchauffa le cœur à la fin, et je plongeai. Tout ce que je pus faire fut d'empoigner une tige épaisse de l'herbe marine qui poussait si touffue sur la terrasse ; m'étant mis à l'ancre de cette façon, j'eus bientôt saisi une brassée tout entière de ces algues limoneuses, et, les pieds appuyés contre le roc, je regardai autour de moi. De tous côtés le sable ininterrompu… Il arrivait jusqu'au pied du roc, balayé comme une allée de jardin par l'action des marées ; aussi loin que portât mon regard, rien n'était visible que ce sable aux mille plis sur le fond ensoleillé de la baie ; cependant, l'assise à laquelle je m'accrochais en m'aidant de ces touffes d'herbes aussi fortes que celles des bruyères de la lande était littéralement couverte de cette végétation glissante, et la falaise qu'elle rejoignait drapée de lianes brunes jusqu'au-dessous de la ligne de l'eau. Au milieu de cette complexité de formes flottantes, il était difficile de très bien distinguer les choses, et je me demandais avec incertitude si mes pieds pressaient le rocher naturel ou bien les flancs du vaisseau-trésor de la grande Armada, quand soudain la touffe entière que j'embrassais céda ; en un instant je fus à la nage ; je remontai sur le banc de rocher et jetai à mes pieds la vigoureuse plante marine que j'avais arrachée. Quelque chose en même temps rendit un son sec comme celui d'une pièce de monnaie qui tombe. Me baissant, je vis, à n'en pas douter, sous la croûte de rouille qui la déformait, une boucle de soulier en fer. La vue de cette pauvre relique humaine me fit battre le cœur, mais non pas d'espérance ou

de crainte, je n'éprouvais qu'une tristesse désolée ; le propriétaire de cette boucle m'apparaissait comme un homme vivant, je me figurais sa face hâlée par les intempéries, ses mains de matelot, sa voix enrouée à force de chanter au cabestan et jusqu'au pied qui avait porté jadis cette boucle en arpentant sans relâche le pont dans la manœuvre ; oui, le fait de l'existence de cet être humain, de cette créature semblable à moi-même, me hanta, dans le lieu solitaire où je l'évoquais, non pas comme un spectre, mais comme un ami bassement outragé. Le grand vaisseau-trésor était-il vraiment là tout armé, tel qu'il était parti d'Espagne, mais devenu un jardin d'herbes marines et un gîte pour les poissons, sourd, sauf au bruit des eaux qui incessamment le lavaient, immobile sous le mouvement des algues qui l'avaient envahi ? Cette vieille forteresse marine populeuse, qui jadis chevauchait les mers, était-elle transformée en récif ? Ou bien, supposition plus probable, n'était-ce là qu'une épave plus récente du brick étranger ? Cette boucle de soulier avait-elle été portée naguère encore par un homme de mon temps, qui avait appris les mêmes nouvelles que moi au jour le jour, pensé mes propres pensées, prié peut-être dans le même temple ? Quoi qu'il en fût, j'étais assailli de sentimens lugubres, les paroles de mon oncle : « Les morts sont là, dans le fond, en rangs pressés, » tintaient à mes oreilles, et, quoique bien déterminé à plonger une fois de plus, je ne me rapprochai qu'avec répugnance de l'arête du rocher. Au moment même, un grand changement se manifesta dans l'apparence de la baie, ce ne fut plus cet intérieur clair, visible comme une maison recouverte en verre, où le soleil sous-marin dormait si tranquille ; une brise, je suppose, avait ridé sa surface, une sorte de trouble et de noirceur remplissait son sein où se confondaient en désordre des éclairs et des nuages ; la terrasse elle-même,

sous l'eau qui la recouvrait, semblait frémir et se balancer confusément. S'aventurer dans ces embûches inconnues devenait chose plus grave qu'au premier plongeon et, quand je repris mon élan, ce fut avec un tremblement de toute mon âme.

Je m'accrochai comme la première fois, de nouveau je fouillai les rameaux flottans. Tout ce que touchait ma main était froid, doux et visqueux. Ce taillis sous-marin fourmillait de crabes, et j'avais à m'endurcir contre l'idée d'un charnier voisin peut-être qui attirait cette troupe vorace. De tous côtés, je sentais le grain et les aspérités de la pierre ; ni planches, ni fer, aucun signe de naufrage ; l'Espirito Santo n'était pas là. Je me rappelle qu'une sensation presque agréable tempéra mon désappointement ; je me trouvai soulagé d'un grand poids et je me préparais à m'en aller, quand quelque chose arriva qui me fit bondir épouvanté à la surface. Mes investigations m'avaient désheuré, il était déjà tard, le courant fraîchissait avec le changement de marée, Sandag-Bay n'était plus un lieu sûr pour un nageur isolé. Eh bien, voilà que tout à coup le courant passe dans la forêt sous-marine avec la violence d'une vague ; je lâche prise, je suis rejeté de côté, instinctivement je cherche un autre appui, et mes doigts se ferment sur quelque chose de dur, de froid... Je devine à l'instant ce que c'est,... lâchant le goémon, je remonte à la surface et regagne au plus vite le roc hospitalier, en tenant dans ma main l'os d'une jambe humaine !

L'homme est une créature matérielle, lente à penser et à percevoir la liaison des choses entre elles. La tombe, le naufrage du brick, la boucle rouillée étaient certes des avertissemens assez clairs ; un enfant aurait lu couramment cette funeste histoire, et pourtant ce ne fut que lorsque j'eus touché ce débris de squelette

que toute l'horreur de la situation me saisit. Je déposai le tibia auprès de la boucle, ramassai mes habits à la hâte et m'enfuis tout nu, tel que j'étais, le long des rochers ; il me semblait que je ne pouvais m'éloigner assez vite. Aucune fortune ne m'eût fait affronter de nouveau ce lieu sinistre ; les os des noyés rouleraient dorénavant sans être dérangés par moi, que ce fût sur du goémon ou sur de l'or. Aussitôt que je sentis derechef la bonne terre sous mon pied et que j'eus couvert ma nudité devant le soleil, je m'agenouillai tout éperdu et je priai passionnément pour tant de pauvres âmes errantes sur la mer. Je crois qu'une prière généreuse n'est jamais prononcée en vain ; la pétition peut être rejetée, mais le solliciteur reçoit toujours sa récompense. L'horreur que j'avais ressentie s'évanouit sur-le-champ, je pus contempler de nouveau avec sérénité cette grande créature de Dieu, l'océan, et, en remontant les flancs rocailleux d'Aros pour regagner la maison, rien ne me resta dans l'esprit qu'une résolution bien arrêtée de ne plus convoiter le butin des navires perdus, ni les richesses des morts.

J'étais assez haut déjà sur la colline quand je m'arrêtai pour reprendre haleine et regarder derrière moi ; le spectacle qui frappa mes regards était doublement étrange. D'abord, la tempête que j'avais prévue avançait avec une rapidité quasi tropicale, la mer ayant passé de son éclat menaçant à une vilaine teinte de plomb liquide et ridé en tout sens ; déjà, au loin, les vagues blanches commençaient à courir devant une brise qui ne se faisait pas encore sentir sur Aros ; déjà, le long des contours de Sandag-Bay, la mer jaillissait avec un bruit que je pouvais entendre d'où j'étais ; mais le brusque changement du ciel était surtout remarquable. Un énorme et solide continent de nuages venait de surgir du sud-ouest ; çà et là, le soleil projetait encore des gerbes

de rayons à travers les déchirures, et des bannières d'un noir d'encre flottaient par places sur l'azur encore limpide ; la menace était expresse et imminente. Tandis que je regardais, le soleil se couvrit, s'effaça. D'un moment à l'autre, la tempête pouvait fondre sur Aros dans toute sa puissance.

Quelques secondes s'écoulèrent avant que mon attention ne se reportât du ciel sur la baie qui se découpait à mes pieds avec la netteté d'une carte de géographie. Le tertre dont je venais de descendre dominait un petit amphithéâtre de monticules plus bas, formant une pente jusqu'à la mer, et au-delà se déroulait le demi-cercle jaunâtre de la grève, puis toute l'étendue de Sandag-Bay. Souvent j'avais regardé ce paysage marin, mais sans y rencontrer jamais une figure humaine. Je l'avais quitté tout à l'heure aussi désert que jamais ; qu'on juge de mon étonnement en y apercevant un bateau et plusieurs hommes. Le bateau stationnait contre les rochers. Deux individus, nu-tête, les manches retroussées, et un autre armé d'une gaffe, le tenaient amarré avec peine, car de minute en minute le courant devenait plus fort. À quelque distance, sur le banc de rochers, deux autres hommes vêtus en bourgeois vaquaient ensemble à quelque besogne dont je compris assez vite la nature, puisqu'ils étaient munis de compas ; sans doute ils procédaient à un relèvement quelconque. Je vis l'un d'eux dérouler une feuille de papier et y poser le doigt, comme s'il vérifiait un plan. Pendant ce temps, un troisième errait de long en large, fouillant les rochers. Tandis que je les observais avec une sorte de stupeur, le troisième personnage s'arrêta soudain et poussa un cri si perçant qu'il frappa mon oreille sur la colline. Les autres coururent vers lui, et je vis le tibia passer de main en main avec la boucle de soulier, ces messieurs échangeant des gestes de surprise et de vif intérêt. Mais les matelots criaient de

la barque avec des intonations toutes différentes ; ils montraient les nuages noirs qui, partis de l'ouest, déployaient leurs plis ténébreux sur tout le ciel avec une rapidité croissante. Les inconnus parurent se consulter ; sans doute le danger leur parut trop pressant pour qu'on le bravât, car ils se précipitèrent dans le bateau, emportant mes reliques, et sortirent de la baie à force de rames. De mon côté, je courus vers la maison. Quels que fussent ces hommes, il convenait que mon oncle fût averti sans retard de leur présence. À cette époque, on pouvait craindre encore une descente des Jacobites ; peut-être le prince Charles, que mon oncle abhorrait, était-il parmi les trois individus de rang supérieur que j'avais vus sur le rocher. Cependant, tout en bondissant de rocher en rocher, je réfléchissais, et mon bon sens rejetait cette supposition.

Le compas, la carte, l'intérêt éveillé par la boucle de soulier et la conduite de celui des étrangers qui avait paru si souvent interroger du regard la profondeur de l'eau, tout me suggérait une autre explication assez plausible. Le souvenir de l'historien madrilène, des recherches organisées par le docteur Robertson, de l'étranger barbu avec toutes ses bagues, de mes propres explorations le matin même dans les eaux de Sandag-Bay, acheva de m'éclairer. Je conclus que ces étrangers devaient être des Espagnols en quête des trésors submergés de l'Armada. Mais les habitans d'îles écartées du monde telles qu'Aros doivent veiller sur leur propre sûreté ; personne ne les protège, et la présence en un pareil endroit de cette poignée d'aventuriers pauvres, avides, probablement sans scrupules, me remplit d'appréhensions. Je craignis pour l'argent de mon oncle et même pour la sûreté de sa fille. Comment nous défaire de ces intrus ? Je me le demandais encore quand j'arrivai hors d'haleine au sommet d'Aros. À cette

heure une ombre épaisse enveloppait toute la terre ; seulement, à l'extrême Orient, sur une colline de la terre ferme, un dernier rayon de soleil languissait ; la pluie commençait à tomber, non pas lourdement, mais par grosses gouttes ; la mer montait à chaque moment, déjà une bande d'écume blanche ceignait Aros et les côtes les plus proches de Grisapol. La barque se hâtait toujours vers la mer, et je découvrais maintenant ce qui plus bas avait passé pour moi inaperçu, la présence d'une grande belle goélette à la lourde mâture, près de la pointe sud. Puisque je ne l'avais pas aperçue le matin, alors que j'observais avec tant d'attention les signes du temps, sur ces eaux désertes où surgissait si rarement une voile, il était clair qu'elle devait avoir passé la nuit derrière Eilean-Gour, et ceci prouvait assez qu'elle était montée par des hommes étrangers à notre côte, car ce mouillage, bien qu'il soit d'assez bonne apparence, est une véritable embûche pour les navires. Avec un équipage ignorant à ce degré, sur une côte aussi dangereuse, la bourrasque imminente avait grande chance d'amener la mort sur ses ailes.

IV.

Je trouvai mon oncle devant le pignon, observant les symptômes du gros temps, une pipe entre ses doigts.

— Écoutez, lui dis-je, il y a des hommes sur le rivage de Sandag-Bay…

Je ne pus continuer, tant l'effet de mes paroles fut extraordinaire. Mon oncle laissa tomber sa pipe et trébucha en se retenant au mur, la bouche béante, les yeux hors de la tête, sa longue face

blanche comme du papier. Nous nous regardâmes l'un l'autre en silence, l'espace d'un quart de minute peut-être, avant qu'il ne me fît cette singulière question :

— Avait-il un bonnet poilu ?

Et aussitôt je sus, aussi bien que si j'eusse été présent à la catastrophe, que l'homme qui gisait maintenant sous la terre à Sandag avait porté un bonnet de fourrure et qu'il n'était pas arrivé mort dans l'île. Pour la première et pour la seule fois, je m'emportai contre mon bienfaiteur, contre le père de la femme que j'espérais appeler mienne.

— Ceux que j'ai vus, dis-je, étaient des vivans, peut-être des Jacobites, peut-être des Français, peut-être des pirates ou des aventuriers venus à la recherche du trésor espagnol. Quant à vos propres terreurs, des terreurs criminelles, le mort sommeille toujours là où vous l'avez couché. J'ai visité sa tombe ce matin. Il ne s'éveillera pas avant le jour du jugement.

Mon oncle fixa sur moi ses yeux dont les paupières clignotaient puis il les baissa vers la terre et tira ses doigts les uns après les autres d'un air stupide ; évidemment il était hors d'état de parler.

— Venez, poursuivis-je. Il faut penser aux autres. Venez sur la colline voir un bateau qui se perd.

Il obéit sans répondre, suivant avec lenteur ma marche impatiente. On eût dit qu'un ressort s'était cassé chez lui, tant il escaladait lourdement les rochers, au lieu de sauter de l'un à l'autre, comme il le faisait d'habitude. Et il me fut impossible d'obtenir qu'il se pressât. Une fois seulement il me répondit en gémissant :

— Je viens, mon garçon, je viens.

Et une grande pitié pour lui éteignit les sentimens d'indignation qu'il m'avait inspirés d'abord. Si le crime avait été monstrueux, le châtiment était dur en proportion.

Enfin nous atteignîmes le sommet de la colline : tout était noir et orageux, le dernier rayon de soleil éteint. Le vent remplaçait la pluie ; depuis le peu de temps que je l'avais quittée, la mer était devenue beaucoup plus haute ; elle commençait à se briser sur les premiers récifs et gémissait déjà très haut dans les cavernes d'Aros. D'abord je cherchai vainement la goélette.

— La voici, dis-je enfin.

Mais sa nouvelle position et le chemin qu'elle avait pris m'étonnèrent.

— Ils ne peuvent penser à gagner la pleine mer, m'écriai-je.

— C'est pourtant leur intention, dit mon oncle avec une sorte d'allégresse bizarre.

Au moment même, les manœuvres de la goélette prouvèrent qu'il avait raison. Ignorant la violence du courant dans nos eaux semées d'écueils, ces étrangers allaient aveuglément à un désastre certain.

— Grand Dieu ! m'écriai-je, ils sont tous perdus !

— Oui, tous, répliqua mon oncle. Ils n'avaient qu'une chance, filer sur Kyle Dona. Mais, vu la route qu'ils ont prise, leur affaire est claire, quand bien même le diable leur servirait de pilote. Eh ! mon neveu, continua-t-il, en me touchant la manche, voilà une

fameuse nuit pour un naufrage. Deux en un an ! Les Gais compagnons vont danser pour le coup !

Je me demandai s'il était dans son bon sens. Il levait vers moi un regard qui sollicitait la sympathie et où brillait une joie timide. Tout ce qui s'était passé entre nous semblait effacé déjà.

— S'il n'était pas trop tard, m'écriai-je indigné, je prendrais le bateau de pêche et j'irais à leur secours.

— Non, répliqua mon oncle, avec un accent de protestation, ne te mêle pas de ces choses-là. C'est sa volonté, — et il ôta son bonnet, — la volonté de Dieu. — Et quelle belle nuit pour cela, hein ?

Quelque chose qui ressemblait à de la peur me glaça ; pour l'emmener, je lui rappelai que nous n'avions pas dîné ; mais rien ne put l'arracher à son poste.

— Charlie, mon gars, il faut que je voie toute l'affaire.

Et comme la goélette virait de bord pour la seconde fois :

— Oh ! mais ils manœuvrent bien, cria-t-il. Le Christ-Anna n'était rien en comparaison.

Sans doute l'équipage commençait à se rendre compte de la situation ; chaque fois que s'apaisait le vent capricieux, ces malheureux devaient s'apercevoir de la rapidité avec laquelle le courant repoussait leur navire condamné. Les bordées qu'il courait étaient de plus en plus courtes ; de seconde en seconde les lames grossissantes mugissaient en écumant sur quelque nouveau récif à fleur d'eau, qui apparaissait dans le creux des vagues acharnées contre la goélette. Tous les hommes étaient aux poulies ; personne, je vous jure, ne flânait parmi ces braves que j'aurais voulu

à tout prix tirer de peine. Mais l'horrible scène excitait au contraire chez mon oncle une admiration de connaisseur. Quand, n'y pouvant plus tenir, je redescendis la colline, il resta couché sur le ventre, au sommet, les deux mains en avant, s'accrochant à la bruyère ; on eût dit qu'il rajeunissait d'esprit et de corps.

En rentrant au logis, le cœur gros, je trouvai ma cousine, les manches retroussées jusqu'au coude, occupée tranquillement à faire du pain. En silence je pris sur le dressoir un gâteau d'avoine et me mis à manger.

— Tu as l'air las ? me dit-elle.

— Oui, fis-je, en me levant, je suis las d'attendre et las de ce pays. Allons, tu me connais assez pour savoir que je ne te donnerais pas un conseil aussi grave sans de bonnes raisons. Eh bien ! je te le dis ; il vaut mieux que tu vives n'importe où que de rester ici.

— Et moi, je te réponds que je serai toujours là où se trouve mon devoir.

— On a des devoirs envers soi-même, Mary.

— As-tu vu cela dans la Bible ? répliqua-t-elle en pétrissant sa pâte avec énergie.

— Mary, repris-je solennellement, ne te moque pas de moi. Si nous pouvons emmener ton père, cela vaudra mieux, mais avec ou sans lui, je veux t'emporter hors d'ici ; pour l'amour de toi et de moi-même, pour le bien de mon oncle aussi, c'est nécessaire… Il faut nous en aller loin. J'étais venu avec d'autres pensées… comme on revient au foyer, mais tout est changé à présent et je n'ai plus qu'une volonté, m'envoler, c'est le mot, m'envoler

comme un oiseau hors de la portée des pièges de l'oiseleur, quitter ce lieu maudit.

Elle avait achevé sa besogne et s'essuyait les bras.

— Crois-tu donc, dit-elle lentement, que je n'ai point d'yeux ni d'oreilles ? Crois-tu que j'aie pu vivre avec lui jour par jour, sans découvrir ce que tu as découvert dès la première heure ? Non, je sens que quelque chose de mal s'est passé. Quoi ? je ne le sais pas et je n'ai nulle envie de le savoir. L'indiscrétion n'a jamais rien produit de bon. Mais, Charlie, ne me demande pas de quitter mon père. Tant qu'il y aura un souffle de vie dans son corps, je serai auprès de lui, et il ne nous restera pas bien longtemps,... de cela je suis sûre, va ! Son front porte une marque qui ne trompe pas... et peut-être... peut-être, est-ce pour le mieux !

Un silence s'ensuivit. Je ne savais que dire. Quand je relevai la tête, je la vis debout devant moi.

— Charlie, reprit-elle avec émotion, ce qui est le devoir pour moi ne l'est peut-être pas pour toi. Un péché pèse sur cette maison et un grand chagrin. Charge ton sac sur ton dos, va-t'en vers de meilleurs pays et de meilleures gens ; mais si l'envie te prend jamais de revenir, fût-ce dans vingt ans, tu me trouveras à t'attendre.

— Mary, répliquai-je, Mary, je t'ai demandé d'être ma femme, et ce que tu as répondu vaut un oui. Nous sommes tout de bon l'un à l'autre. Où tu seras, je serai aussi ; vrai, comme je dois paraître un jour devant Dieu.

Un grand vent se déchaîna soudain, puis parut se calmer et frémir autour de la maison d'Aros. C'était le prologue de la tem-

pête ; les ténèbres anticipées du soir s'étaient répandues dans la chambre.

— Que Dieu ait pitié de tous les malheureux qui sont en mer, murmura Mary. Nous ne verrons plus mon père avant demain matin !

Alors elle me raconta, tandis qu'au coin du feu nous écoutions la rafale, comment ce changement était survenu chez mon oncle. Tout l'hiver précédent il s'était montré sombre et fantasque. Chaque fois, disait Mary, que dansaient les merry men, il restait dehors des heures, que ce fût la nuit ou le jour, à surveiller le tumulte de la mer, en guettant une voile à l'horizon. Après le 10 février, quand le débris où il avait trouvé l'opulence avait échoué à Sandag, il montra d'abord une gaîté peu naturelle qui devint ensuite une excitation de plus en plus sombre. Il négligeait sa besogne et tenait Rorie à ne rien faire. Tous les deux causaient souvent tout bas, d'un air mystérieux comme s'ils avaient un secret, et lorsque Mary interrogeait l'un ou l'autre, ses questions étaient écartées avec une angoisse évidente. Depuis que Rorie avait fait remarquer pour la première fois ce poisson qui rôdait autour de l'embarcadère, son père n'avait mis le pied qu'une fois sur la terre principale du Ross. Cette fois-là, c'était à l'époque des grandes marées, il avait pu passer à pied sec, lorsque le flot était bas ; mais, s'étant attardé de l'autre côté, il s'était trouvé séparé d'Aros par le retour des eaux. Avec un cri d'angoisse, il s'élança à travers le détroit et arriva chez lui terrifié, en proie à une fièvre violente. La crainte de la mer, une pensée constante qui le hantait, perça dès lors dans tous ses discours, dans toutes ses prières, et dans ses yeux mêmes, quand il se taisait. Tel fut le récit de ma cousine.

Rorie vint seul souper avec nous ; mais, un peu plus tard, Gordon Darnaway parut, une bouteille sous le bras, mit du pain dans sa poche et retourna vite à son observatoire, suivi cette fois du vieux serviteur. J'appris que la goélette lâchait pied de plus en plus, malgré le courage et l'habileté des hommes qui la montaient. Cette nouvelle remplit pour ainsi dire mon esprit de ténèbres.

Après le coucher du soleil, le coup de vent se manifesta avec une fureur dont je n'ai jamais vu d'exemple, en été surtout. Mary et moi nous étions assis silencieux, la maison craquant au-dessus de nos têtes, le feu, où tombaient sans cesse des gouttes de pluie, sifflant et crachant entre nous. Nos pensées étaient loin ; tantôt avec les pauvres diables qui montaient la goélette, tantôt avec mon malheureux oncle, sans abri sur le promontoire. De temps à autre, on eût dit que des projectiles donnaient l'assaut au pignon ; le feu jetait une flamme plus vive, et chacun de nous sentait son cœur bondir dans sa poitrine. Il semblait parfois que la tempête secouât les quatre coins du toit, avec des mugissemens de Léviathan furieux. Puis des tourbillons d'air froid pénétraient dans la chambre, puis encore le vent recommençait un concert mélancolique, appelant dans la cheminée, pleurant avec une douceur de flûte tout autour du logis.

Il était huit heures environ quand Rorie vint me chercher. Mon oncle, paraît-il, avait effrayé même ce fidèle camarade, et Rorie, inquiet de son extravagance, me priait de venir partager sa veille.

Je me hâtai de le suivre, d'autant plus que l'horreur particulière et la tension électrique de cette nuit me rendaient nerveux et disposé à agir. Je dis à Mary de ne rien craindre, que j'allais

protéger son père, et, m'enveloppant chaudement d'un plaid, je suivis Rorie.

La nuit était noire comme au mois de janvier ; des intervalles de crépuscule alternaient avec l'obscurité profonde : impossible de s'expliquer la cause de ces changemens. Le vent vous ôtait la respiration ; le ciel ressemblait à une grande voile où grondent des bruits sinistres, et quand, momentanément, le calme se rétablissait sur Aros, on entendait plus loin les plaintes de la rafale. Sur toutes les basses terres du Ross, le vent soufflait aussi violemment qu'en pleine mer ; Dieu seul sait quel tumulte il devait y avoir autour de la tête du Ben-Kyaw ! La pluie nous cinglait le visage ; le ressac battait la grève et les écueils avec un fracas incessant de tonnerre, plus haut sur un point, plus bas sur un autre, comme une musique d'orchestre ; mais cette masse de son ininterrompue n'avait presque pas de variations. Par-dessus ce vacarme affreux, j'entendais cependant les voix changeantes du Roost et les clameurs intermittentes des merry men. À cette heure la raison du nom qu'on leur donnait me fut expliquée, car le bruit qu'ils faisaient était presque joyeux ou tout au moins d'une jovialité sinistre, et en outre ce bruit semblait humain ; de même que des ivrognes, qui ont bu jusqu'à perdre la raison, braillent de concert dans leur sauvage démence, de même à mes yeux les vagues monstrueuses hurlaient autour d'Aros dans la nuit.

Bras dessus, bras dessous, et en luttant contre le vent qui nous faisait chanceler, nous avancions, Rorie et moi, avec effort. Plus d'une fois nous tombâmes ensemble sur le granit glissant. Meurtris, trempés, battus et hors d'haleine, nous mîmes près d'une demi-heure pour aller de la maison au monticule qui domine le

Roost ; c'était, je l'ai dit, l'observatoire favori de mon oncle. À l'endroit où la falaise est la plus haute et la plus escarpée, une sorte de parapet naturel en terre peut abriter contre les vents ordinaires celui qui, assis à cette place, regarde à ses pieds le combat des vagues. Par une nuit semblable, naturellement, il ne voit que ténèbres agitées avec un fracas d'explosion ; l'écume s'élève et s'évanouit en un clin d'œil. Jamais encore les « gais compagnons » ne m'avaient semblé aussi excités. La fureur de leurs gambades ne se peut décrire. Très haut, bien au-dessus de nos têtes, à nous qui étions sur la falaise, jaillissaient leurs colonnes d'argent, brillantes dans l'obscurité et qui, à l'instant même, s'évanouissaient comme des fantômes. Tantôt tous les trois ensemble paraissaient et disparaissaient ainsi, tantôt le vent les prenait, et l'écume, alors, retombait sur nous. Cet étrange spectacle était plutôt étourdissant que grandiose ; la pensée s'abîmait dans ce tapage, une sorte de folie s'emparait de votre cerveau vide ; je me trouvai, tout à coup, suivant la danse des merry men, comme si un instrument quelconque l'eût réglée sur une mesure de gigue.

Mon oncle m'apparut d'abord à quelques mètres de distance dans une de ces lueurs crépusculaires, fugitives et livides, qui traversaient les ténèbres par intervalles. Il était debout, derrière le parapet, une bouteille aux lèvres. Comme il la posait à terre, il nous vit et indiqua qu'il nous reconnaissait, en agitant un bras au-dessus de sa tête.

— A-t-il donc bu ? criai-je à l'oreille de Rorie.

— Il boit toujours quand le vent souffle, répondit Rorie sur le même ton.

C'était tout ce que je pouvais faire que de l'entendre.

— Était-il déjà ainsi en février ? repris-je.

La réponse affirmative de Rorie me combla de joie, le meurtre n'avait donc pas été commis par calcul et de sang-froid ; c'était un acte de folie qu'on ne pouvait pas plus condamner qu'excuser ; mon oncle était un fou dangereux, mais il n'était ni vil ni cruel comme je l'avais craint. Et cependant, quel cadre que celui-là pour une débauche ! J'ai toujours pensé que l'ivrognerie était un vice sauvage et presque effrayant, démoniaque plutôt qu'humain ; mais s'enivrer dans ces nuits épaisses, au bord de cette falaise qui surplombait l'abîme des eaux, le pied au bord du précipice, l'oreille tendue à des bruits de naufrage, n'était-ce pas chose incroyable de la part d'un homme qui croyait si fermement à la damnation et qui était superstitieux jusqu'au fond de l'âme ?

Quand nous atteignîmes son abri, je vis dans l'ombre ses yeux étinceler d'une lueur féroce.

— Eh ! Charlie ! eh ! mon garçon, c'est beau, n'est-ce pas ? s'écria-t-il. Regarde-les, continua-t-il en m'attirant au bord du gouffre d'où s'élevaient ces clameurs effrénées et ces nuages d'écume ; regarde-les danser ; sont-ils méchans !

Il prononça ce mot de méchant avec complaisance.

— Ils appellent la goélette, reprit-il de sa voix grêle et frémissante, très distincte, grâce à la protection du parapet ; et aussi voyez comme elle approche, toujours plus près, et plus près, oui, toujours plus près ; et ils savent, et tout le monde sait qu'ils l'auront tout à l'heure. Charlie, mon garçon, ils sont tous soûls sur la goélette, là-bas, tous étourdis par la boisson. Ils étaient tous

soûls, les hommes du Christ-Anna ; personne n'aurait le courage de se faire noyer en mer sans l'eau-de-vie. Que sais-tu du contraire ? reprit-il avec une soudaine explosion de fureur. Je te dis que cela ne pourrait pas être autrement. Ils n'oseraient pas se noyer sans elle. Tiens, — et il me tendit sa bouteille, — bois un coup.

J'allais refuser, mais Rorie me toucha comme pour m'avertir de céder. Je pris la bouteille, et non-seulement je bus largement, mais je réussis à en verser davantage encore par terre. C'était du feu, je faillis m'étrangler en l'avalant ; mon oncle, la tête renversée, les yeux avides, tarit le reste d'un trait, puis, poussant un éclat de rire affreux, il lança la bouteille parmi les merry men qui eurent l'air de s'élancer avec des acclamations pour la recevoir :

— Tenez, les gars ! voilà votre part ; vous vous en porterez mieux.

Et soudain, dans la nuit noire, à deux cents mètres tout au plus devant nous, le vent faisant silence, nous entendîmes la note claire d'une voix humaine ; puis la tourmente reprit ; mais nous savions que le capitaine avait jeté son dernier commandement.

Il nous sembla que des siècles s'écoulaient avant que la goélette n'apparût, l'espace d'une seconde, ressortant sur une tour d'écume étincelante. Je vois encore sa grande voile flotter lâche, tandis qu'un mât tombait lourdement en travers du pont ; je vois la silhouette noire de la coque ; je m'imagine encore que je distingue la figure étendue d'un homme au gouvernail ; tout cela cependant s'était passé avec la rapidité de l'éclair, la vague soulevée qui nous l'avait fait entrevoir l'engloutissant au même instant pour jamais. Les cris mêlés d'un grand nombre de voix s'éle-

vèrent à cette heure suprême pour être aussitôt étouffés par le rugissement des merry men. La tragédie était jouée. Le solide bâtiment, avec tout ce qu'il portait, tant d'existences précieuses à d'autres peut-être, chères dans tous les cas à elles-mêmes, s'était évanoui comme un rêve, et les eaux insensées du Roost persistaient à danser leur danse sauvage.

Combien de temps restâmes-nous tous les trois immobiles et sans parole, accroupis au bord de la falaise ? Je ne puis le dire ; longtemps, sans doute. Enfin, un à un, machinalement, nous nous traînâmes de nouveau jusqu'à notre abri. Tandis que je gisais contre le parapet dans un état misérable, l'esprit presque égaré, j'entendais mon oncle grommeler et gémir. Tantôt il se répétait avec l'insistance de la folie : « Quelle bataille pour eux, quelle bataille, les pauvres gars ! » Puis il se plaignait que le bateau eût sombré parmi les merry men, au lieu de venir échouer au rivage : « Du bien perdu, répétait-il, du bien perdu ! » Et, au milieu de ses divagations, le nom de Christ-Anna revenait, prononcé avec terreur.

La tempête s'apaisait rapidement ; en une demi-heure le vent se réduisit en brise, et ce changement fut accompagné ou causé par une pluie lourde et glacée. Je devais m'être endormi alors ; quand je revins à moi, trempé, les membres raidis et courbatus, le jour commençait à poindre, gris et humide, le vent soufflait par faibles bouffées, la marée était descendue, et seule l'écume, qui continuait à battre tout autour les côtes d'Aros, portait témoignage des fureurs de la nuit.

V.

Rorie s'en alla chercher à la maison du feu et un déjeuner ; mais mon oncle était résolu à parcourir le rivage, et je trouvai de mon devoir de l'accompagner. Maintenant il semblait tranquille, très faible d'esprit et de corps. Ce fut avec la curiosité impatiente d'un enfant qu'il poursuivit son exploration : grimpant aux rochers, interrogeant la retraite des vagues, s'emparant, au péril de sa vie, d'une planche brisée, d'un bout de cordage, comme s'il se fût agi d'un trésor. C'était pitié de le voir, tout chancelant, s'exposer à de périlleuses glissades ; mon bras s'étendait, prêt à le protéger ; je le retenais par ses vêtemens, je l'aidais à sauver ses pitoyables épaves ; une bonne, accompagnant un enfant, n'aurait pas eu un autre rôle que le mien. Cependant, quelque brisé qu'il fût par l'espèce de réaction qui suit un accès de démence, les passions qui couvaient chez lui étaient celles d'un homme robuste. Sa terreur de la mer, un instant maîtrisée, persistait quand même ; la mer eût été un lac de feu, qu'il n'eût pas redouté davantage son contact ; une fois, ayant enfoncé jusqu'à mi-jambe dans une flaque d'eau, il poussa un cri qui ressemblait au cri de la mort. Après cela, il s'arrêta haletant ; mais son désir de recueillir du butin fut le plus fort, et de nouveau il se mit à ramasser avec ardeur quelques morceaux de bois en dérive, bons tout au plus à mettre dans le feu. Il maugréait :

— Aros est un mauvais pays pour les naufrages. Depuis tant d'années que je suis ici, cela ne fait que le second.

— Mon oncle, lui dis-je, profitant de ce que nous étions sur un banc de sable découvert où rien ne venait solliciter son attention, je vous ai vu hier comme je n'aurais cru vous voir jamais…

— Parce que j'avais bu ?... C'est un défaut contre lequel je ne peux rien. Il n'y a pas d'homme plus sobre que moi à l'ordinaire ; mais, quand j'entends souffler le vent, il faut que je boive.

— Vous si religieux, m'écriai-je, commettre ce péché !

— Si ce n'était pas un péché, je n'y tiendrais peut-être pas autant. Vois-tu, mon garçon, c'est comme une bravade. Je me fais l'effet d'un diable,... d'un diable de la mer... Je suis avec la mer, je ris, et je crie, et je danse dans la tempête ni plus ni moins qu'un de ses merry men.

J'essayai de le toucher au défaut de la cuirasse ; me tournant, je lui montrai cette ligne sur le sable que, malgré leur nombre et leur fureur, les vagues ne franchissent jamais.

— La mer, lui dis-je, doit aller jusque-là et non pas plus loin. Dieu l'a décidé, lui qui est son maître et plus puissant qu'elle.

— Sans doute, répondit-il, à la fin le Seigneur triomphera ; mais en ce monde les hommes le bravent impunément en face. Je ne dis pas qu'ils aient raison, mais c'est l'orgueil et le plaisir de la vie.

Je n'en dis pas davantage, car nous commencions alors à traverser la langue de terre qui s'étendait entre nous et Sandag, et j'avais résolu de retenir mon dernier appel à ce qu'il pouvait avoir encore de conscience jusqu'à ce que nous fussions sur le lieu de son crime. Deux ou trois minutes après, nous arrivions en vue des débris du naufrage de l'année précédente. La tempête les avait rudement secoués ; l'avant et l'arrière gisaient maintenant, tout à fait séparés en deux morceaux, sur la grève. Quand nous

atteignîmes la tombe, je découvris ma tête, et, regardant Gordon Darnaway en face, je lui adressai ce discours :

— La Providence de Dieu avait permis qu'un homme échappât à de mortels périls : il était pauvre, il était nu, il était étranger, il avait tous les droits à votre compassion ; peut-être était-ce le meilleur des hommes, secourable et généreux ; il se peut aussi que ce fût un malheureux chargé d'iniquités, pour lequel la mort a été le commencement de l'enfer. Je vous demande à la face du ciel : « Qu'avez-vous fait de cet homme pour lequel le Christ est mort ? »

Il tressaillit à ces derniers mots, mais sans répondre, et son visage n'exprima pas d'autres sentimens qu'une vague inquiétude.

— Vous êtes le frère de mon père, continuai-je ; vous m'avez appris à considérer votre maison comme la maison paternelle, aussi n'ai-je aucune intention de vous offenser en vous disant : Dieu permet que le mal nous conduise au bien ; nous péchons avec son consentement ; et, pour qui n'est pas une brute, le péché peut devenir le commencement de la sagesse. Dieu vous a averti par ce crime, il vous avertit encore par cette tombe sanglante que voici ; mais, si vous vous refusez au repentir, qu'arrivera-t-il, sinon quelque jugement funeste ?

Tandis que je parlais, les yeux de mon oncle se détournaient des miens ; un changement, que je ne puis décrire, passa sur ses traits ; d'une main tremblante il désigna quelque chose au loin, par-dessus mon épaule, et, une fois de plus, le mot si souvent répété tomba de ses lèvres : « Le Christ-Anna ! » Je regardai dans la direction que son doigt indiquait ; et, si je ne fus pas épouvanté de la même façon que lui, n'ayant pas, Dieu merci, de raison pour

cela, j'éprouvai pourtant une surprise profonde. La forme d'un homme se tenait debout, montée sur les débris du navire naufragé, nous tournant le dos. Il avait l'air d'interroger l'horizon en abritant ses yeux de sa main, et sa haute taille se découpait presque gigantesque, mise en relief par le ciel et la mer. J'ai dit cent fois que je n'étais pas superstitieux ; mais en ce moment, bourrelé comme je l'étais par des idées de péché et de mort, l'apparence inexpliquée d'un étranger dans cette île solitaire produisit sur mes nerfs une violente impression. Il semblait à peine possible qu'aucun être humain eût abordé vivant par une mer telle que celle qui avait fait rage la nuit précédente ; l'unique vaisseau que l'on put découvrir, à des milles de distance, s'était perdu parmi les merry men ; je me sentis assailli de doutes intolérables, et, pour en finir, je hélai l'inconnu comme un navire.

Il se tourna vers moi et parut déconcerté ; cela me rendit aussitôt du courage. Je multipliai les signaux, et alors, sautant sur le sable, il commença d'avancer lentement, avec hésitation. De nouveau, je l'encourageai du geste. Probablement cet abandonné n'avait pas entendu vanter l'hospitalité de notre île ; et de fait, à cette époque, les Écossais du rivage, un peu plus au nord que nous, avaient une triste réputation.

— Tiens ! m'écriai-je, cet homme est noir.

Au moment même, d'une voix que l'émotion rendait méconnaissable, mon oncle entremêla les jurons et les prières. Il était tombé sur ses deux genoux, la face décomposée. À chaque pas que faisait vers lui l'abandonné, la volubilité de son débit et la ferveur de son langage redoublaient. J'appelle cela prier, faute d'un autre mot ; mais jamais, assurément, des propos aussi in-

congrus n'avaient été adressées au Créateur. Je courus à ce malheureux, je le saisis par les épaules, je le remis debout.

— Silence ! lui dis-je, respectez du moins en paroles le Dieu que vous avez offensé en actions. Ici, sur le lieu même de vos crimes, il vous envoie le moyen de réparer ; profitez-en, accueillez comme un frère ce misérable qui se recommande à votre compassion.

Là-dessus je m'efforçai de l'entraîner jusqu'au nègre ; mais, me terrassant avec une force extraordinaire, il laissa entre mes mains une partie de sa veste et s'enfuit ; je le vis escalader comme un chamois la colline d'Aros aussitôt que je fus parvenu à me relever tout meurtri. Le nègre s'était arrêté, stupéfait, à mi-chemin entre moi et les ruines du naufrage, et déjà mon oncle était loin, dans la direction opposée, bondissant de roc en roc. Partagé entre deux devoirs, je me décidai, — que Dieu me pardonne si j'eus tort ! — en faveur du pauvre étranger abandonné sur les sables. Celui-là n'était pas responsable de son infortune, et cette infortune était de nature à se laisser soulager ; que faire, au contraire, pour un lunatique incurable tel que mon oncle ? Je m'avançai donc vers le noir, qui attendait son sort, les bras croisés. Quand je fus près, il me parla dans une langue dont je ne compris pas un mot. Vainement j'essayai de lui faire entendre mes bonnes intentions, tant en anglais qu'en gaélique, il fallait évidemment nous en tenir au langage des signes. Je lui enjoignis donc ainsi de me suivre, ce qu'il fit avec la majesté tranquille d'un roi déchu ; son visage était tout le temps resté impassible, — aucun passage de l'anxiété à la joie. Si cet homme était un esclave, il avait dû tomber à cette condition de quelque haut rang dans son pays ; je ne pus m'empêcher d'admirer sa contenance.

En passant devant la tombe, je levai les yeux et les mains au ciel en témoignage de respect ; lui, répondit en s'inclinant, les mains étendues ; je supposai que c'était ainsi que, dans le pays dont il venait, on honorait les morts. En même temps il montrait mon oncle, que nous apercevions, perché sur un monticule, et se touchait le front du doigt.

Nous prîmes le chemin le moins court en longeant le rivage, car je craignais d'exciter le malheureux fou si nous traversions l'île sous ses yeux ; tout en marchant, je préparais une petite scène qui allait me permettre d'éclaircir ce mystère. M'arrêtant sur un rocher, je me mis à imiter devant mon compagnon les mouvemens de l'homme que j'avais vu, la veille, prendre des mesures avec son compas à Sandag. Il comprit tout de suite, entra dans le jeu et me montra où se trouvait le bateau en indiquant sur mer la situation de la goélette, puis la chaîne de rochers, avec ces mois Espirito Santo, bizarrement prononcés, mais néanmoins très intelligibles. Je ne me trompais donc pas dans mes conjectures. Les prétendues recherches historiques recouvraient une chasse au trésor ; l'aventurier qui s'était joué du docteur Robertson était le même qui avait visité Grisapol au printemps et qui maintenant, avec beaucoup d'autres, gisait mort sous les eaux perfides du Roost ; la cupidité avait amené là plus d'une victime dont les os seraient secoués par les vagues en courroux durant l'éternité.

Le nègre continuait cependant son expressive imitation de la scène, tantôt regardant le ciel, comme s'il eût épié l'approche d'une tempête, tantôt dans un rôle de matelot, conviant les autres à se rembarquer, tantôt penché sur les rames d'un air de précipitation, mais toujours avec la même solennité, de sorte que je ne

fus jamais tenté même de sourire. À la fin il me fit comprendre par une pantomime, plus éloquente que tout le reste, comment, s'étant par malheur éloigné des autres pour examiner le navire échoué, il avait été abandonné par ses camarades qui, uniquement soucieux de leur propre sûreté, l'avaient oublié sur cette côte déserte. Puis, croisant ses bras de nouveau, il baissa la tête comme un homme qui accepte sa destinée.

La présence de cet être mystérieux m'étant expliquée, je tâchai de lui faire comprendre que le bateau et tous ceux qu'il portait s'étaient perdus. Il ne montra ni surprise ni chagrin et, levant deux mains ouvertes, sembla recommander à Dieu ses amis ou ses maîtres défunts ; à mesure que j'observais cet homme, mon respect pour sa dignité calme augmentait et, quand nous atteignîmes la maison d'Aros, je lui avais pardonné sa couleur. À Mary je racontai tout ce qui s'était passé, sans rien supprimer, quoique mon cœur défaillît, je l'avoue, mais j'avais tort de mettre en doute chez elle le sentiment de la justice.

— Tu as bien fait, me dit-elle. Que la volonté de Dieu s'accomplisse.

Et elle nous servit à manger. Aussitôt que j'eus calmé ma faim, je recommandai à Rorie d'avoir l'œil sur le nègre, et j'allai à la recherche de mon oncle.

Il m'apparut assis, à la même place et dans la même attitude, sur le monticule le plus élevé. De ce point, comme je l'ai dit, presque tout Aros se déployait à ses pieds comme une carte, et il était clair qu'il interrogeait du regard les différentes directions, car, à peine m'eut-il vu, qu'il bondit sur ses pieds. Je l'appelai comme de coutume pour l'avertir de venir dîner, mais il ne ré-

pondit d'aucune manière ; je me rapprochai un peu, essayant d'entrer en pourparlers, toujours sans résultat ; quand il me vit faire vers lui un mouvement de plus, ses folles craintes le reprirent et, avec une vélocité incroyable, il se mit à fuir le long du sommet rocheux de la colline. Une heure auparavant il paraissait las, mais la fièvre de la démence lui prêtait des forces surhumaines, et il me fallut renoncer à le poursuivre, d'autant plus que je craignais en m'acharnant d'augmenter ses terreurs. Je revins, fort triste, faire mon rapport à Mary. Elle m'écouta sans rien témoigner de ses impressions et me supplia d'aller prendre un peu de repos ; je ne résistai pas, car j'étais rompu de fatigue ; je dormis longtemps, profondément ; à l'âge que j'avais alors, rien n'empêche un homme d'avoir appétit et sommeil. Lorsque je m'éveillai, l'après-midi était avancée déjà ; je descendis à la cuisine ; ma cousine, Rorie et le noir étranger y étaient assis autour du feu, en silence ; il me parut que Mary avait dû beaucoup pleurer. Hélas ! ses larmes n'étaient que trop motivées.

Tour à tour, elle et Rorie avaient été à la recherche du fou ; chacun d'eux l'avait trouvé perché sur la même cime, prêt à s'échapper. Quant à le joindre, autant, disait Rorie, essayer de rattraper le vent ; il s'était dérobé comme un lièvre se dérobe aux chiens. Rorie, forcé d'y renoncer, l'avait vu, une dernière fois, assis comme auparavant sur la crête d'Aros. Dans l'excitation la plus violente de cette chasse, le pauvre insensé n'avait pas articulé un son. Il fuyait, aussi rapide qu'une bête fauve, et ce silence avait terrifié celui qui le poursuivait. Il y avait quelque chose de déchirant dans une pareille situation ; comment s'emparer du fou, comment le nourrir jusque-là, que faire de lui lorsqu'il serait capturé ? Telles étaient les trois difficultés que nous avions à résoudre.

— La vue du nègre, fis-je observer, a déterminé son accès ; peut-être la présence seule de cet homme retient-elle mon oncle loin de sa maison. Nous avons fait notre devoir en lui accordant un jour d'hospitalité ; maintenant je propose que Rorie le reconduise en bateau à Grisapol.

Mary fut de mon avis, et, sans perdre une minute, nous appelâmes notre hôte pour le reconduire tous ensemble jusqu'à l'embarcadère ; mais la volonté de Dieu s'était déclarée contre Gordon Darnaway ; une chose insolite était arrivée pour la première fois ; pendant la tempête les amarres avaient dû se rompre, et le bateau détérioré gisait dans quatre pieds d'eau. Pour le remettre à flot, il fallait bien trois jours d'ouvrage au moins. Cependant ma volonté ne se laissa pas vaincre par cet obstacle ; choisissant l'endroit où le bras de mer était le plus étroit, je nageai jusqu'à la rive opposée, puis j'indiquai au nègre de me suivre. Avec le calme et la netteté qu'il apportait toujours dans sa mimique, il répondit qu'il ne savait pas nager. Ma dernière espérance se trouvait vaine, il n'y avait qu'à retourner au logis où notre hôte incommode nous suivit sans le moindre embarras.

Tout ce que nous pûmes faire fut de tenter une fois de plus de communiquer avec Gordon Darnaway ; il s'échappa encore, mais nous laissâmes derrière lui un manteau et un panier de provisions ; d'ailleurs il ne pleuvait plus, la nuit promettait d'être chaude ; nous pouvions sans trop d'alarmes attendre le lendemain. Après..., j'avais mon plan de campagne : placer le noir du côté de Sandag, Rorie à l'ouest et moi à l'est pour former de notre mieux un cordon qui lui barrerait le passage ; vu la configuration de l'île, on pourrait ainsi réussir à le repousser vers les basses terres, le long d'Aros-Bay, et là, malgré sa force décuplée, il serait

facile d'avoir enfin raison de lui. Je comptais beaucoup sur la peur qu'il avait du nègre ; s'il fuyait, ce ne serait pas dans tous les cas du côté de cet inconnu qu'il prenait pour le diable.

Je passai une partie de la nuit à former ce projet ; après quoi, je m'endormis pour rêver de naufrages, d'hommes noirs, d'aventures sous-marines et me réveillai en sursaut au milieu de ce cauchemar. J'étais si nerveux, si enfiévré qu'il me parut impossible de rester au lit, je descendis donc l'escalier et, traversant la cuisine où dormaient ensemble Rorie et le nègre, j'allai prendre l'air devant la maison. La nuit était merveilleusement claire, avec un nuage suspendu, çà et là, dernier vestige de la tempête ; la marée, presque en son plein, faisait rugir les merry men dans la tranquillité de la nuit. Jamais je n'avais entendu leur chant avec cette émotion, même au plus fort des tempêtes : — Ainsi, pensais-je, même quand les vents s'apaisent, quand tout dort dans la nature du sommeil de l'été, quand la douce clarté des étoiles pleut sur la terre et sur les flots, ces insatiables continuent à pousser leurs cris de carnage ! — Vraiment ils me semblaient représenter le mal ici-bas, le côté tragique de la vie. Et leurs vociférations n'étaient pas seules à troubler le silence ; une note humaine les accompagnait, tantôt aiguë, tantôt noyée dans leur tapage, et je reconnaissais cette voix, c'était celle de Gordon Darnaway. La crainte des jugemens de Dieu me saisit et je rentrai dans la maison comme dans un lieu d'asile.

Quand je me réveillai pour la seconde fois, il était tard ; je sautai dans mes habits et courus à la cuisine ; Rorie et le nègre l'avaient quittée depuis longtemps. Dans quel dessein ? Je tremblai, sans savoir au juste pourquoi. Certes on pouvait compter sur le bon cœur de Rorie, mais non pas sur son discernement. C'était

sans doute afin de rendre à mon oncle quelque service qu'il était sorti ; mais pourquoi avait-il emmené l'homme, dans lequel les pires terreurs du pauvre fou se trouvaient incarnées ? Me méfiant de son zèle maladroit, j'allai m'assurer sur-le-champ de ce qu'il avait pu faire et, quoique j'aie bien souvent escaladé les côtes abruptes d'Aros, je ne crois pas avoir jamais marché comme je le fis ce matin-là. En tout, l'ascension ne prit pas douze minutes.

Le fou avait quitté son perchoir, après avoir ouvert notre panier et jeté sur l'herbe ce qu'il contenait, sans goûter à la nourriture. Du reste, aucune autre trace d'existence humaine, à perte de vue. Le ciel était déjà rempli de clarté, la cime sourcilleuse du Ben-Kyaw s'enveloppait de rose ; mais, au-dessous de moi, l'aube seule régnait sur les rudes monticules de l'ile et sur le miroir poli de la mer.

— Rorie ! m'écriai-je, Rorie !

Ma voix expira dans le silence, et rien ne me répondit.

Je continuai de courir, restant sur les plus hauts éperons et promenant incessamment mes regards à droite et à gauche, jusqu'à ce que j'eusse atteint le sommet du tertre qui domine Sandag. De là je découvrais le navire naufragé, la ceinture de sable, les vagues paresseuses, la longue chaîne des rochers, les aspérités et les ravins de l'île ; mais toujours rien d'humain.

Brusquement le soleil enveloppa tout Aros, les ombres et les couleurs prirent une existence ; presque aussitôt, au-dessous de moi, à l'ouest, des moutons se dispersèrent saisis de panique. Un cri éclata, je vis mon oncle passer comme l'éclair, je vis le noir lancé à ses trousses et, avant que je n'eusse compris, Rorie m'était apparu à son tour, criant des ordres en gaélique, comme un

berger met son chien à la poursuite du troupeau. Je me précipitai pour intervenir ; peut-être aurais-je mieux fait de rester où j'étais, car j'aurais pu ainsi couper le chemin au fou. À partir de ce moment il n'y avait plus devant lui que la tombe solitaire, le débris du naufrage et la mer de Sandag-Bay, peuplée de fantômes. Dieu sait cependant que je crus agir pour le mieux !

Mon oncle vit dans quelle direction la chasse le conduisait ; il redoubla de vitesse, poussant à droite, à gauche, avec des feintes d'animal traqué ; mais, quelque agilité que lui prêtât la fièvre qui brûlait dans ses veines, le nègre conservait l'avantage. De quelque côté qu'il se tournât, Gordon Darnaway était devancé, ramené vers le théâtre de son crime. Soudain, il se mit à crier tout haut, si haut que les échos du rivage en retentirent. Maintenant nous étions deux, Rorie et moi, à commander au nègre de s'arrêter ; mais tout fut inutile, car le dénoûment était écrit. Le nègre courait toujours et toujours sa victime le fuyait en criant ; ils évitèrent la tombe, ils passèrent devant les débris du Christ-Anna, en deux bonds ils eurent franchi les sables, et pourtant Gordon Darnaway ne s'arrêtait pas ; il s'élança dans l'écume bouillonnante, et le noir, que nous allions atteindre, ne lâcha pas la piste. Enfin, Rorie et moi, nous fîmes une halte désespérée, car la chose était maintenant hors de toute main humaine ; il ne restait plus qu'à contempler avec horreur l'exécution des décrets d'en haut. Jamais fin ne fut plus soudaine. Sur cette côte escarpée, ils perdirent pied du premier coup ; ni l'un ni l'autre ne savait nager. Le nègre s'éleva une fois avec un cri étranglé, mais le courant les emportait déjà tous les deux vers la mer, et s'ils revinrent jamais à la surface (Dieu seul peut le dire), ce fut dix minutes après, à l'extrême pointe d'Aros, où les oiseaux de mer planent en pêchant.

R.-L. Stevenson.

(Traduction de Th. Bentzon.)

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Gais_Compagnons. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.